

BULLETIN
DES
AMITIÉS SPIRITUELLES



RENSEIGNEMENTS

La Société

*des « Amitiés Spirituelles », fondée par Sédir, a été déclarée en 1920 (insertion au « Journal Officiel » du 16 juillet 1920).
Objet : Association chrétienne libre et charitable. Siège et Secrétariat Général : 31, rue de Seine, Paris (6^e). Envoi des statuts sur demande.*

Permanences

ont lieu aux adresses de nos Comités et de nos Correspondants, que l'on peut demander au Secrétariat Général. On y reçoit gratuitement toute personne qui désire obtenir un renseignement sur les matières religieuses et philanthropiques.

Réunions spirituelles. — Ont lieu aux mêmes endroits et sont employées pour demander au Ciel, par la prière, d'intervenir dans la guérison des maladies et dans les événements individuels et collectifs.

Bibliothèque. — Certains de nos Comités ont organisé un service de prêt gratuit de livres.

Entretiens familiaux. — Des causeries sont données dans chaque Comité, selon le désir des adhérents.

Réceptions particulières. — Enfin, les Directeurs de nos permanences reçoivent individuellement les personnes qui le désirent.

Notre Programme

LA FOI AU CHRIST

Si tant de doctrines aujourd'hui veulent nous persuader que Jésus n'est pas Dieu, c'est parce qu'une telle foi nous met à l'abri des pièges de l'orgueil et des fascinations du faux savoir.

Or l'importance de ce fait est capitale. Si Jésus-Christ n'est qu'un homme, le plus grand des hommes, impossible à Lui de faire passer les créatures par delà le Créé.

Cette descente effective du divin dans la nature, cette présence réelle et permanente du Père dans l'Humanité constitue le caractère original du christianisme. Si Jésus est Dieu, tout devient clair, simple et facile.

Lisons l'Évangile, qui en est l'unique commentaire. Écoutons les échos que cette lecture éveillera en nous. Il s'agit de renaître. Quelques minutes par jour, le temps de la lecture, ayons une âme d'enfant.

Et puis, quand l'ineffable des paroles infinies fera frémir notre cœur, essayons-nous à la pratique.

Aucun homme n'est jamais seul, mais celui-là qui s'est offert au Christ, du fond du cœur, reçoit une aide et un secours constants.

Permanences et Réunions

(Suspendues en Août et Septembre)

Comité directeur et Secrétariat général
31, rue de Seine, Paris (VI^e).

Comité parisien, 31, rue de Seine (VI^e),
le samedi, de 13 à 16 h.
le 3^e jeudi, de 14 à 16 h.

Réunion des Sociétaires le 1^{er} dimanche, à 14 h. 30.

Comité russe, les lundis, de 19 à 21 h.

Comités bretons : 23, place Saint-Martin, Morlaix.
8, boulevard Sévigné, Rennes.
(sur convocation)

Comité girondin, 16, rue Paul-Bert, Bordeaux, le dimanche,
de dix heures à midi.

Comité limousin, 16, avenue des Bénédictins, Limoges, le
vendredi, de 20 à 22 h.

Comité manceau, 14 bis, rue Siéyès, Le Mans; les 3^e di-
manches de février, juin et octobre, de 14 à 18 h. et
sur rendez-vous.

Comité marseillais, 41, rue Paradis, Marseille,
1^{er} et 3^e jeudi, de 20 h. 30 à 21 h. 30, et sur rendez-
vous. Pour la correspondance, écrire B. P. 85, Saint-
Ferréol, Marseille.

Comité mayennais, 9 bis, rue André de Lohéac, Laval,
le 3^e dimanche, de 10 h. 30 à midi et sur rendez-vous.

Comités normands, 2, rue du Point-du-Jour, Bihorel (S.-I.),
le samedi, à 14 h. et sur rendez-vous. (Tél. 91.225).

le 1^{er} dimanche :

à 15 h. Séance et entretien mystique.

à 16 h. Réunion des sociétaires.

le vendredi qui suit le premier dimanche, à 21 h.,
réunion du Cercle d'études.

à Bolbec, 20, rue Jules-Grévy, le 3^e dimanche, de
15 à 16 h.

à Caen, 19, rue Vauquelin ; le 4^e dimanche, de 9 à
10 h.

à Dieppe, 129, rue Général-Chanzy, le 4^e dimanche,
de 14 à 16 h.

au Havre, 3, rue Jules-Siegfried (Tél. 2.436),

le samedi de 10 h. à midi et le 2^e dimanche à 10 h. 30.

Entretien mystique, à 15 h.

Comité tourangeau, 76, rue J. J. Noirmant, Tours.

le 1^{er} samedi, de 20 h. 30 à 22 h.

le 3^e dimanche, de 10 h. à 12 h. et sur rendez-vous.

Comité belge, 93, rue Lombaertzyde (2^e district) N. O. M.
Bruxelles, sur rendez-vous.

Comité égyptien, B. P. 1267, Alexandrie; sur convocations.

Comité polonais, rue Chmielna, n^o 36/7, Varsovie,

le jeudi, de 16 à 18 h.

Réunion des Sociétaires le 3^e dimanche, de 17 à 20 h.

Les membres habitant la province ou l'étranger
peuvent demander au Secrétariat général, pour des rendez-
vous, le nom et l'adresse de celui de nos correspondants
qui réside au plus près de leur domicile.

Orientation mystique

Notre rôle sur la terre ou dans n'importe quel soleil qui gravite dans les zodiaques est semblable au travail du cultivateur : l'homme prend les efforts des êtres inférieurs, se les assimile et les offre à l'Éternel.

Que l'homme le veuille ou non, il est un serviteur de Dieu. Seulement il n'accomplit sa destinée et ne complète sa stature que lorsqu'il le devient consciemment.

Il n'y a dans la création que deux entités : l'esprit et la matière; tout ce qui n'est pas esprit est matière à des degrés différents. L'esprit est impalpable; la matière n'est que du néant renfermant un peu d'esprit; suivant la quantité d'esprit qu'elle contient, la matière est plus ou moins dense, plus ou moins inerte, plus ou moins dynamique.

Tout ce qui existe dans la création est une forme de la matière : l'électricité est une matière, le magnétisme est une matière, la lumière est une matière impondérable, mais une matière cependant douée de propriétés que nous découvririons, si nous avions des sens susceptibles d'en porter la notion à notre cerveau.

Dans l'être humain, de même, tout, sauf l'esprit, est matière, même l'aura qui entoure l'esprit et qui cependant subsiste au travers des zodiaques sans nombre. Tout change dans l'univers; notre physique et notre chimie actuelles sont très différentes de ce qu'elles ont été il y a 1.000 ans et de ce qu'elles seront dans les siècles futurs; la plante qui guérit aujourd'hui telle maladie ne la guérira plus dans quelques siècles. Rien ne se passe dans Sirius qui ne finisse par nous toucher et rien n'arrive en nous qui ne finisse par atteindre Sirius.

Bulletin des Amitiés Spirituelles

« Comme Jésus nous a aimés,
nous aussi, aimons-nous les uns les autres »

N° 10

Toussaint 1930

Directives mystiques pour la Femme

Des Dames, membres des « Amitiés Spirituelles », nous ont demandé comment elles pourraient mieux collaborer, avec plus de précisions et plus d'efficacité, à la réalisation des buts de notre groupement mystique.

Nous croyons donc répondre pour le mieux à leur désir en reproduisant ci-après l'extrait d'un écrit de Sédir, spécialement destiné aux Femmes désireuses de servir le Christ.



Servir le Christ, c'est ne plus vouloir que ce qu'Il veut, ne plus faire que ce qu'Il ordonne, ne plus aimer que ce qu'Il aime, ne plus rien voir qu'à travers Son auréole.

Servir le Christ, quand on est une intellectuelle, c'est comprendre que tous ces chers et nobles livres ne doivent nous paraître précieux que s'ils nous rapprochent de Lui ; c'est savoir les quitter à l'instant pour peu que le devoir le plus prosaïque nous appelle, à la cuisine ou au ménage.

Servir le Christ, quand on est une femme du monde, c'est continuer de se parer et d'orner sa maison, continuer de recevoir et de sourire, mais en gardant au fond de soi-même le secret admirable de la divine intimité ; c'est poursuivre l'existence vide des représentations en la remplissant d'un silencieux et continu entretien avec Celui qui possède toutes les magnificences ; c'est parler à tous et de tout, en remplaçant les railleries et les fadeurs par des paroles de bonté intelligente et judicieuse.

Servir le Christ, quand un art remplit déjà vos journées, ce n'est pas peindre des images pieuses ou écrire des cantiques ; c'est nous hausser, par l'ascétisme moral le plus sévère, jusqu'à ces cimes supérieures où aboutissent les merveilles de l'ancien Orient, celles de la Grèce, du Moyen Age et des temps modernes, où toutes les splendeurs picturales s'harmonisent, où tous les poètes s'entendent et toutes les musiques se réconcilient dans cette Beauté parfaite dont Se revêt le Christ comme d'un manteau lorsqu'Il Se montre aux créatures.

Servir le Christ, quand on est une pauvre femme exténuée par la fatigue ou la maladie, c'est chérir cette longue misère quotidienne, ces corvées

lassantes, ce mari mécontent, ces enfants peut-être ingrats ; c'est, tout au moins, supporter tout ceci, afin que d'autres femmes, vos sœurs inconnues, n'en soient point accablées ; parce que chacune de ces larmes engendre une graine immortelle qui fleurira plus tard pour la joie de tous ; parce que c'est autant de blessures dont le corps invisible du Christ toujours vivant ne saignera point.

Servir le Christ, quand on se traîne dans l'insipide monotonie d'une médiocre condition, au milieu de compagnons apathiques et mesquins, c'est se soumettre de bon cœur à l'implacable tyrannie de la sottise ambiante, sans la mépriser, parce que Jésus Lui-même a vécu au milieu des médiocres, Lui, le plus puissant des volontaires, le plus subtil des artistes, le plus haut des penseurs, le plus tendre des amis.

Servir le Christ, lorsqu'on est une âme inquiète, lorsque les deuils ou les trahisons vous déchirent, c'est se taire, c'est s'asseoir et attendre la fin du supplice, c'est s'interdire toute révolte et toute agitation, c'est se refuser tout soulagement qui n'est pas du Ciel ; c'est ne pas courir après le mystérieux, ne pas céder aux sollicitations de la curiosité ; c'est rester chez soi, demeurer en soi, frappant sans arrêt à cette Porte close, derrière laquelle attend Celui qui est la Voie, jusqu'à ce qu'Il ouvre ; c'est demander jour et nuit, avec calme, jusqu'à ce qu'Il réponde.

Servir le Christ, enfin, lorsqu'on possède la jeunesse et la beauté, la richesse et l'amour

humain, ah ! c'est là le plus terrible problème. S'arracher d'un seul coup à ces fastes, à ces triomphes, à ces ivresses, comme le font les saintes des monastères : une telle déchirure, ce n'est rien encore. La vraie servante du Christ demeurera parmi ces prestigieux enchantements pour s'en rendre maîtresse, dans le tréfonds de son âme, par des triomphes secrets perpétuellement renouvelés. Il ne s'agit point de fuir l'ennemi une fois pour toutes ; il s'agit de vivre avec lui, tranquillement, comme s'il était un ami ; il faut que cette privilégiée du Destin use de tous ces bonheurs sans se laisser enchaîner par eux ; il faut que chacune de ses joies de femme, elle les transforme en actions de grâce, en oblations très secrètes, en prières victorieuses. Oui, le bonheur terrestre, pour une véritable servante du Christ, est la plus dure des épreuves.

Que ces courtes indications vous aident dans vos examens. Soyez sévères contre vous-mêmes, sinon vous dépenserez vos forces sans profit réel, et, au bout de quelques années, déçues de ne point obtenir la preuve des promesses évangéliques, vous vous découragerez, vous abandonnerez le sillon. Alors, plus tard, ici-même ou ailleurs, il vous faudra tout recommencer.

Certes, la patience de Celui vers lequel nous marchons est plus longue encore que les plus longues durées ; mais c'est notre pauvre petite patience à nous, éphémères humains, qui trouvera ces recommencements insupportables.

Certes, Dieu allonge la durée comme il Lui plaît, et Il peut aussi la raccourcir. Mais vous, nous tous, regardons-nous, et mesurons combien de jours et d'ans, et d'efforts et de larmes nous coûte l'acquisition d'une habileté manuelle quelconque. Regardez les plus grands des artistes apprendre encore le métier de leur art jusqu'à l'extrême limite de leur vieillesse. C'est donc d'abord pour vous, pour que vous vous épargniez à vous-mêmes des fatigues, des amertumes désespérées, des aveuglements néfastes, que je vous exhorte à scruter vos cœurs, à juger, à purifier, à simplifier vos intentions.

Tenez-vous en à Jésus; ne pensez que d'après Ses maximes; n'agissez qu'en vertu de Ses ordres; n'aimez que par Son amour: alors, mais seulement alors, vous avancerez à grands pas vers la paix invincible et vers un bonheur toujours nouveau.

Sédir

ENTR'AIDE. — *La Résidence sociale de Montmartre*, 41, rue du Poteau, Paris (18^e), rend de grands services à des centaines de familles du quartier de Montmartre, par des œuvres très variées: soins aux mères et aux nourrissons, consultations médicales pour enfants et adultes, colonies de vacances, visites médicales à domicile, tout cela gratuit dans la proportion des trois-quarts: la consultation est tarifée à 6 francs pour ceux qui peuvent payer, et réduite à 3 francs pour les familles qui ont pris à l'œuvre une carte annuelle de participation de 10 francs.

L'œuvre organise aussi des cours à l'usage des apprentis et des jeunes ouvriers, etc.

A un Frère angoissé

Pauvre homme, mon frère, tu suis un chemin rude. Dans un élan d'enthousiasme et de foi, tu t'étais écrié, joignant les mains ardemment : Je servirai Dieu ! Je Le servirai en toutes circonstances, en esprit et en vérité. Tu t'étais dit : Que c'est beau !

Être fidèle au Souverain Seigneur ; aimer son prochain comme soi-même. Ne jamais médire ni mentir. Tout excuser chez les autres et ne rien se permettre jamais. Choisir toujours la dernière place, silencieusement et sans ostentation. Opter pour le travail rebutant. Prendre ce que les autres laissent. Recevoir l'humiliation comme un bienfait et l'abaissement comme un honneur. Trouver tout bon, tout bien. Garder la sérénité dans la douleur et le sourire dans l'angoisse. Être héroïque, tous les jours, à chaque instant, et non pas seulement dans de vastes et dangereuses entreprises, mais dans les banalités terre à terre d'une vie médiocre, et s'en cacher comme d'une action honteuse. Voilà le travail que tu as accepté de faire par amour.

Ton cœur débordait d'allégresse au début de l'effort mystique. Autour de toi, tout semblait lumineux. Un air léger gonflait ta poitrine et le jeu souple de tes énergies te promettait la bonne joie de la victoire.

Mais la route est longue et, avant le triomphe définitif, que de combats n'as-tu pas à livrer ! Ah ! la longue étape, la course fatigante que tu as déjà faite. Tes pieds sont lourds maintenant, tes reins brisés. Voici

que, dans une crise de doute cruel, tu t'es assis au bord du chemin et que tu t'es r m mor  ta peine, pauvre homme, mon frère, qui suis le rude sentier.

Ton anxiété est grande, car les années ont passé : tu te sens bien us  et bien las. Le Pervers t'inspire des pensées de découragement : « Ne te serais-tu pas trompé dans ton généreux enthousiasme ? te dit-il tout bas. Qu'as-tu fait de ta vie ? Tu l'as gaspillée sans aucun profit pour toi. Ton précieux temps, tu l'as donné à des inconnus, à des malades et à des désespérés, que tu n'as plus revus et qui ne t'en ont même pas gardé la moindre reconnaissance ! Regarde tes anciens condisciples, au contraire. Il y en a qui gagnent beaucoup d'argent. D'autres ont récolté des honneurs et des rubans. Ils t'ont quitté pour la vraie vie — celle qui rapporte ! Ils ont des biens sous le soleil et la considération des gens raisonnables. En peux-tu dire autant, toi ? »

N'est-ce pas, mon frère ? C'est tout cela qui r dait dans ta cervelle, sous le souffle m phitique du Malin qui essaya de te détourner de ton sentier, dans cette période de nuit que ton esprit a traversée.

Tu t'es demandé pourquoi le monde est si dur aux petits, pourquoi cette immense clameur douloureuse, pourquoi la souffrance ; d'où vient que, sous le Ciel lumineux et doux, l' cil  pouvant  ne découvre que l'égoïsme et la cruauté ?

Eh bien, maintenant que, courageusement, tu as résisté au Perfide et que tu t'es maintenu dans la foi, malgré les ténèbres qui environnaient ton esprit et l'amertume qui te remplissait le cœur, viens et ne crains pas. Je suis ton bon Ange. Agenouille-toi près de moi. Redisons lentement les mots sacrés de la très simple

prière que notre Maître, le Christ Jésus, enseigna à la terre, il y a deux mille ans :

Notre Père qui êtes aux Cieux...

Parlons-Lui avec confiance : c'est notre Père. Il est au sommet lumineux de notre conscience ; mais, comme chacun a son libre arbitre, cela ne veut pas dire que le Seigneur est aussi le Père des mauvaises actions que les hommes commettent. As-tu songé que la pensée, la parole, l'acte, le désir sont créateurs aussi, sont pères dans une certaine mesure ?

Depuis des millénaires qu'il y a des êtres qui se jalourent, qui médisent, qui calomnient, qui tuent, qui commettent l'adultère, t'es-tu demandé ce que toutes ces abominations ont pu enfanter ?

Mais nous parlons à notre Père : c'est Jésus qui l'affirme, Lui l'Ami qui a donné Sa vie pour Ses amis et nous disons, après Lui :

*Que Votre Nom soit sanctifié,
Que Votre Règne arrive,
Que Votre Volonté soit faite sur la terre
comme au Ciel.*

Eh quoi ? puisqu'Il nous les fait demander, c'est que ces choses ne sont pas encore ! Hélas ! sur la terre, Son Nom n'est pas sanctifié, Son Règne n'est pas venu, Sa Volonté n'est pas faite... Pauvre soldat recru de fatigue, voilà pourquoi tu t'es tant battu, voilà pourquoi tu n'as trouvé, autour de toi, que l'indifférence, l'hostilité, l'incompréhension ou la haine. Tu sers le Roi des rois, mais *en dehors de Son Royaume et chez l'ennemi.*

La plupart de tes anciens condisciples sont encore, en grande partie, sous la dépendance du Prince de ce monde ; c'est pourquoi il les a comblés et pour-

quoi ils t'ont quitté. Ton temps, que tu ne lui donnais pas, il te l'a volé; l'or dont il aurait payé tes services, il l'a gardé et ce oui aurait pu attacher ton cœur à ce monde, où tout lui appartient, il t'en a privé, dépouillé.

Réjouis-toi, dès lors, car c'est là la part des vrais serviteurs :

Heureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés. Heureux ceux qui ont faim et soif de justice... Souviens-toi des béatitudes. C'est pour toi qu'elles ont été dites.

La Loi veut que, disciple de Jésus-Christ, tu rendes jusqu'à la dernière obole tout ce qui appartient à Mammon. Rendez à César ce qui appartient à César...

C'est seulement quand tu n'auras plus rien du monde, quand tu auras vaincu le monde, que tu pourras te reposer dans la joie du bon serviteur. En attendant, reprends le joug du Christ sur tes épaules, *joug léger* malgré tout, car les joies intimes qu'il te donne dépassent incomparablement tout ce que le Prince de ce monde aurait pu te procurer de richesses périssables et de vaine gloire.

Chacun des regards de Jésus est, pour toi, avoue-le, la source d'une béatitude immense à côté de laquelle les félicités d'ici-bas ne sont que cendre et amertume. Et tu n'as été si triste dans la nuit spirituelle par où tu viens de passer, que parce que, pour approfondir ta foi, il a plu au Maître de te voiler un peu Son regard. Tu vois maintenant que c'était encore une bonté du Très Miséricordieux, car voici que Son Soleil réapparaît déjà dans ton cœur extasié.

Et puis, pense qu'il y a, autour de toi, des milliers de frères attardés dont l'esprit regarde vers le

tien et qu'un recul de ta part scandaliserait et découragerait.

Tu dois marcher jusqu'au bout, car tout va vite maintenant, les temps sont révolus et l'aurore de la délivrance n'est plus très lointaine. Courage donc, mon frère, tu demandes que le Règne arrive et que nous soyons affranchis du mal. Courage, te **dis-je**, éclaireur perdu au milieu des épaisses ténèbres d'ici-bas. Ce sont les efforts et les prières des vaillants comme toi, qui hâteront l'heure.

Les Saints

Nous sommes à l'époque où la Tradition a coutume de célébrer la Toussaint, en mémoire de l'ensemble de ceux qui ont illustré le Christianisme par leurs vertus éminentes. Nous avons donc cru intéresser nos lecteurs en leur rappelant la position de nos « Amitiés Spirituelles » à l'égard de cette importante question.

Le grand nombre d'êtres exceptionnels dont peuvent s'honorer les églises chrétiennes, les œuvres admirables qu'ils ont accomplies, les traces de lumière que leur passage a laissées ici-bas, cela constitue un fait remarquable de l'histoire universelle; il n'a pas seulement le don de nous édifier, il révèle à tout esprit impartial la fécondité et le caractère divin de la doctrine de l'Évangile qui peut susciter de tels êtres.

Fixant leurs regards sur ces géants du sacrifice et de l'amour, les philosophes rationalistes et les savants de la matière se trouvent interdits. La plupart

d'entre eux s'étaient fait une théorie du monde par laquelle tout doit s'expliquer par le jeu mécanique de lois fatales où règne seule la lutte des intérêts et des forces physico-chimiques. Or, des disciples qui se sacrifient par amour, des martyrs qui se laissent torturer en chantant des hymnes, des hommes qui, au lieu de fuir la souffrance, la recherchent pour en soulager les autres, tout cela fait une vaste déchirure dans la synthèse matérialiste que ces savants croyaient inattaquable.

Quelques-uns, considérant la personnalité extraordinaire des saints, ont dit : « Ce sont des détraqués, des hystériques ; ils échappent à la règle commune. » D'autres ont voulu les expliquer par des lois inconnues. Enfin, les occultistes et les spirites ont vu en eux des mages ou des médiums.

Quand il s'agit d'éclaircir un problème de chimie ou d'algèbre, on trouve tout naturel de s'adresser à un chimiste ou à un mathématicien. Pourquoi, pour élucider celui de l'existence des saints, n'examinerait-on pas, d'abord, ce qu'ils ont eux-mêmes décrit de leur état d'âme et des raisons qui les y ont amenés ? Le simple bon sens l'exigerait.

Or, il résulte de tout ce que nous savons sur eux par leurs biographes et par leurs propres déclarations, que ce sont des passionnés de Dieu. Ils ont cherché le Bien absolu avec une ardeur infatigable et le Seigneur a répondu à leur appel : Il a assouvi leur faim et étanché leur soif de Lui. Et, comme Il est tout-puissant et d'une magnificence infinie, Il les a comblés de dons qui nous paraissent extraordinaires, mais qui s'expliquent le plus simplement du monde, par leur communion avec le Royaume éternel.

Il en est des saints comme des miracles : les

uns et les autres paraissent une impossibilité à la raison positiviste. Pour l'homme de foi, au contraire, Dieu est omnipotent et peut tout aussi bien réaliser les uns et susciter les autres.

C'est Lui qui donne leur vocation aux vrais disciples : « Nul ne vient au Fils unique si le Père ne l'appelle », nous dit le Christ. Bien que cet appel existe en germe chez nous tous, car le Verbe « est la lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde » (saint Jean I, 9), néanmoins chez l'individu encore plongé dans les jouissances du « moi » et même chez l'intellectuel, prisonnier des mirages du savoir, cette « lumière » est par trop enfouie dans les profondeurs de la personnalité et n'arrive pas à en percer les ténèbres.

Celui qui est appelé à se sanctifier, dès cette vie, est déjà revenu de ces illusions. Sans doute, son « moi » l'intéresse encore, au début, mais une autre préoccupation existe aussi chez lui : sauver également ses frères ; connaître la Vérité, non pas pour en jouir égoïstement, mais pour Elle-même, pour La servir, pressentant qu'Elle est le bien suprême pour tous.

Une intuition sûre lui dit que cette Vérité ne peut être séparée de la pureté morale. Dieu est la perfection infinie ou Il n'est pas ; comment la moindre tache, la plus petite ombre pourrait-elle subsister en Lui ? Pour s'approcher de Sa splendeur et de Son amour, il faut donc d'abord devenir totalement pur et humble.

Aussi, en quelque point de la terre qu'ils vivent, à quelque religion extérieure qu'ils appartiennent, un trait commun caractérise les serviteurs de Dieu : leur pouvoir extraordinaire d'abnégation et de sacrifice.

Nous ne pouvons parler ici que des saints chrétiens, parce que ce sont ceux dont nous connaissons le mieux l'histoire, qui atteste que ce n'est pas leur observance minutieuse des rites qui a fait leur valeur exceptionnelle. Beaucoup de dévôts ont scrupuleusement accompli les rites et ont été assidus dans la prière : l'Eglise ne les a pas élevés sur les autels. Ceux qu'elle a ainsi honorés, en les proposant comme des modèles, ce sont les héros de la charité, les martyrs du dévouement : les François d'Assise, les Jeanne d'Arc, les Vincent de Paul, les J.-B. Vianney.

Ce sont les travaux qui réclament le plus d'abnégation, le plus violent effort contre les instincts naturels, qui libèrent les âmes ardentes de l'asservissement du « moi » et les rendent aptes à recevoir la lumière de l'Esprit.

Le fidèle qui multiplie les oraisons et les pratiques cultuelles, mais qui n'est pas dépouillé de soi, reste plus ou moins prisonnier de son égoïsme.

Les disciples authentiques sont ceux qui ne vivent plus que par Dieu et pour Dieu : l'Absolu leur parle un langage incompréhensible pour nous, mais qu'ils entendent, eux, dans la mesure de leur amour. Ne soyons pas étonnés, dès lors, de voir le Curé d'Ars affirmer qu'on peut s'entretenir avec Dieu comme avec un homme. Cette conversation qui, pour un rationaliste, semblerait du domaine des rêves fantastiques, était, pour le bon Curé, une chose très simple et coutumière.

C'est ainsi que le vrai serviteur réalise l'Impossible, expérimente l'Indicible et entre de plain pied dans l'Irrévéle. Il est la manifestation vivante de toutes les promesses contenues dans l'Evangile : « Le monde ne me verra plus, dit le Christ à Ses apôtres, mais *vous me verrez*, car Je vis et vous vivrez aussi. En ce

jour-là, vous connaîtrez que Je suis en mon Père, que vous êtes en moi et que *Je suis en vous.* » (Jean XIV, 19 et 20).

Et, dans la si belle prière du chapitre XVII du même évangile, Jésus dit, S'adressant à Son Père et parlant de Ses disciples : « Je leur ai donné la gloire que tu m'as donnée, afin qu'ils soient un, comme nous sommes un : moi en eux et toi en moi, afin qu'ils soient parfaits dans l'unité et que le monde connaisse que c'est toi qui m'as envoyé et que tu les as aimés, comme tu m'as aimé. »

Il ne peut pas y avoir de manifestation plus éclatante de l'infinie libéralité de Dieu envers nous, car si un petit nombre seulement arrivent, à chaque jugement, à la réalisation de ces magnifiques promesses, par contre nous y sommes tous appelés et nous y parviendrons un jour.

Nous, faibles roseaux, associés à la vie du Très-Haut, dans la perfection de l'unité, devenant *un avec Lui!* qui pouvait faire luire devant nos yeux une telle impossible espérance, sinon le Seigneur Lui-même ? Jésus est donc véritablement Dieu et le christianisme une religion réellement surnaturelle.

On trouve, certes, dans les autres doctrines, des perspectives semblables d'union entre l'homme et le plan divin, mais il n'y a là qu'une analogie extérieure et factice avec l'enseignement du Christ. Un examen plus attentif suffit à en montrer la divergence profonde. Le plan divin dont il est question dans ces doctrines est ou un paradis temporaire ou un « nirvana » mental, contenus dans le Créé ; il ne s'agit pas, comme dans la parole de Jésus, de l'union avec le Père incréé, avec l'Absolu vivant, que, Seul de tous les initiateurs

religieux, Il a osé promettre, parce que, étant Dieu, Il peut tenir cette promesse.

Pour le saint, ce n'est même plus une simple espérance : il commence à expérimenter quotidiennement la réalité de cette Union. On conçoit quelle doit être l'ivresse indicible de sa joie ! Le monde et même les gens réputés pieux ne peuvent pas s'en rendre exactement compte ; c'est pourquoi ils s'effraient des austérités du disciple contre lui-même, de son dur labeur continuel, de ses jeûnes et de ses veilles, qui n'ont pourtant aucune commune mesure avec l'immense béatitude intérieure qu'il ressent.

Ce n'est pas par ascétisme volontaire que le saint se livre, parfois, à ces mortifications, ou dans le but de faire inutilement souffrir son corps dont il sait n'être pas le maître, mais uniquement par charité, afin que les forces ainsi libérées servent, soit pour guérir des malades, soit pour compenser les excès de plaisir et de raffinement sensuel des débauchés et des cupides. D'ailleurs, s'il pratique sur lui-même ces austérités, il les défend aux autres et avec raison.

Nous devons, en effet, dire ici que les macérations corporelles sont loin d'être indispensables à l'union avec Dieu ; elles ne servent souvent au disciple que comme pierre de touche de la qualité de son vouloir. Elles ne sont pas à conseiller, en général : notre capacité d'efforts étant limitée, elles pourraient détourner notre attention du véritable travail de purification intérieure qui consiste dans la charité active et dans la lutte contre les défauts, sans compter que ces macérations, voulues par le « moi », pourraient inspirer l'orgueil spirituel si dangereux.

Il n'en peut être de même de l'ascétisme moral, de l'abstinence de paroles médisantes ou

inutiles, de l'abstention de tout geste intérieur ou extérieur contraire à l'amour du prochain : ce jeûne-là, on ne saurait trop le recommander pour tous et c'est lui surtout qui caractérise l'effort vers la perfection et aide à la réaliser. Celle-ci ne consiste pas à faire des actions d'éclat, ni même à avoir, à la suite de jeûnes alimentaires et de médications, des visions ou des extases, à prédire l'avenir ou à opérer des prodiges. Elle réside dans l'esprit de sacrifice, dans l'accomplissement ponctuel et persévérant des petits devoirs de tous les instants, quand nous sommes seul, sans gloire, quand personne ne nous regarde, ni ne nous encourage et nonobstant les obstacles de toute sorte.

Cet oubli total de soi-même, cette immolation perpétuelle dans le silence et cette « abnégation de l'abnégation », comme l'appelle Lopoukine, dans son livre sur l'Église intérieure (1) et qui est le fait de ne pas même savoir qu'on se sacrifie ou qu'on fait du bien, qu'on avance ou qu'on recule dans les voies spirituelles, sont très difficiles à réaliser. Ils ne peuvent l'être que par l'amour et par une humilité sans fond.

Le saint a le cœur embrasé de la charité divine et, d'autre part, il est tellement convaincu de son propre néant, de la grâce immense que l'Être sans mesure lui fait de l'appeler à Son service et de Se manifester à lui, qu'il s'étend de lui-même sur la croix, en renonçant à sa volonté propre, se considérant encore trop indigne de l'honneur d'une telle crucifixion, seul moyen pour lui de témoigner au Père sa reconnaissance infinie. Et le Père le comble de béatitude à cause de

(1) Edition A. L. Legrand, 2, rue du Point-du-Jour, à Bihorel-lez-Rouen (Seine-Infre).

sa fidélité et lui communique, par surcroît, les dons inestimables et magnifiques de l'Esprit.

Imitons donc les vrais disciples : c'est le meilleur moyen pour nous d'honorer ces êtres d'élite qui sont des éclaireurs dans notre nuit profonde, des sentinelles d'avant-garde qui nous ont frayé la route. Et, puisque nous sommes au jour de la fête de tous les Saints, remémorons-nous leurs vertus et leurs sacrifices. Nos efforts pour tâcher de leur ressembler, seront comme des prières faites en union avec eux et adressées au Dieu des miséricordes, pour obtenir de Lui qu'Il nous donne leur esprit d'abnégation et d'amour qui les a fait parvenir à la félicité définitive.

Modernisme

(Histoire vécue)

Nous nous étions quittés sous le marmitage allemand devant Saint-Quentin et voilà qu'après douze années, par un de ces hasards de la Grande Ville, j'avais retrouvé le camarade sensible et bon des heures fortes.

Quelques jours après cette rencontre et comme nous avons organisé une soirée, j'allai le chercher à la sortie de son bureau, tout heureux de pouvoir revivre la généreuse fraternité que donnent le danger et la joie partagés.

Pendant que son auto nous emmenait rapidement vers la banlieue, les occupations d'après-guerre furent décrites à grands traits de part et d'autre ; je sus

ainsi qu'il tenait un poste important dans une affaire d'électricité où, entre autres curieuses choses, on vieillit le bois pour les antiquaires, les vins pour les hôtels, les œuvres d'art, au besoin, pour les collections. Mais je ne pus en savoir davantage, car nous arrivions dans le garage du pavillon moderne qu'il habitait. « Ciment armé et acier, me dit-il fièrement, tout en me faisant visiter ses domaines; chauffage, cuisine, lumière, nettoyage, fermetures, téléphone, T. S. F., tout à l'électricité; le progrès, vois-tu, il n'y a que cela! » Et, comme j'allais exposer timidement des doutes sur l'exagération de cette vie mécanique, je fus arrêté par le bruit d'une seconde auto rentrant dans le sous-sol. Trois secondes après, par le petit ascenseur qui nous avait montés, je vis arriver une jeune femme, la cigarette aux lèvres.

« Ah! je te présente mon épouse qui arrive de sa maison de couture », et, après quelques formules courtoises échangées dans un étrange salon aux meubles anguleux et sombres, mon ami, sans autre préambule, s'avança vers un meuble d'angle dont il tourna les rouages et la Tour Eiffel nous inonda de ses nouvelles, puis ce furent les ondes de Radio-Paris qui emplirent l'atmosphère de chants, de chiffres et de mots.

Au bout d'un moment, comme la domestique annonçait l'heure du repas, par un déclanchement de l'amplificateur, le concert invisible nous poursuivit dans la salle à manger et, pendant la soupe, ce fut Berlin avec la Neuvième Symphonie de Beethoven; puis, dans un crépitement d'accords, vinrent Londres, Rome, Vienne, etc... De temps en temps, mon hôte regardait de mon côté, semblant heureux de me faire profiter de ces harmonies ensorcelantes.

La conversation n'étant guère possible, les

sujets les plus divers reprenaient dans les accalmies, mais hachés et sans suite. Ayant évoqué les voyages, la maîtresse de maison me dit leur randonnée de l'été. La moitié de la France en trois semaines ! Brûlant les étapes et toutes les voitures de la route, c'était cinq à six villes par jour ; l'Alsace, le Jura, les Alpes, la Côte Méditerranéenne, les Pyrénées et retour par les plages de l'Océan !

Et, comme nous arrivions au dessert : « Ah ! tiens, me dit mon ami, voici un vin de cette année et grâce à nos rayons ultra-violet, c'est un vieux Bourgogne ! Extraordinaire cette force qui augmente la qualité des molécules, hein ! Du reste, ma femme se fait soigner avec ; quant à ma mère, cela ne lui a pas réussi : elle est morte après quelques applications. » — « Tiens, reprit-il, ces fruits sont conservés par un procédé chimique, de même que les légumes de tout à l'heure. Mais viens, je vais te faire entendre quelque chose de merveilleux ».

Et, comme nous passions dans le fumoir, je me réjouissais du silence qui nous permettrait, peut-être, de revivre nos vieux souvenirs ou de parler à cœur ouvert. Mais hélas ! il n'avait arrêté la T. S. F. que pour mettre en mouvement un puissant phonographe pourvu des derniers perfectionnements et j'avais la perspective d'une série de disques qui apparaissaient dans les casiers.

— « Ecoute Caruso ! quelle voix ! et Chaliapine ! on dirait qu'il est là ! Voilà les chœurs russes. »

Ma tête commençait à se serrer, mais je n'osai demander grâce, car je savais que l'appareil fonctionnait ainsi depuis le matin. « Nous ne pouvons plus nous en passer, me dit-il ; du reste, avec cela, plus

besoin de lectures; nous ne sortons trois fois par semaine que pour le cinéma ».

La soirée se passa ainsi, sans qu'une conversation sérieuse pût s'engager; aussi, quand, assez tard, je quittai mes amis, étais-je heureux de me trouver dans une allée silencieuse; quoique étourdi, je pris alors plaisir à marcher dans le calme pour secouer toutes les vibrations qui bourdonnaient encore dans mes oreilles.

La nuit fut agitée. Je rêvai d'un monde étrange. Voguant sur d'impalpables nuées, aux confins de l'atmosphère, je voyais les êtres et les choses non plus sous leur aspect terrestre, mais comme des silhouettes imprécises, comme des réfractions de l'apparence qu'ils possèdent en bas. Le langage mystérieux des formes, des couleurs, des physionomies me devenait alors compréhensible; j'en saisis à la fois le sens humain et la valeur intrinsèque; tout être passant à mes côtés prenait immédiatement, en mon esprit extraordinairement lucide, sa qualité, son poids moral et sa mesure vis-à-vis de l'éternité.

Dans ce prolongement de la terre, en ce point où semblait se transposer et comme se fixer la mouvante évolution, on pouvait voir, enchevêtrées et parallèles, deux séries d'images.

Sur ce plan subtil, dans cette atmosphère vibrante et musicale, l'image du trouble, de l'entrave à la marche des êtres vers Dieu se percevait sous l'aspect de filaments colorés et mouvants. Telles des lianes attachées au sous-sol marin, ces liens à la fois ténus et résistants semblaient prolonger les forces de la terre. Montant comme d'immenses tentacules, ils étaient là pour mettre obstacle au dynamisme d'En-haut.

Striant en tous sens les couches claires, tantôt isolées, tantôt en masses compactes, ces fibres vibratiles s'accrochaient aux formes ou les suivaient, afin de paralyser leur avancement. Par leur mouvement giratoire, l'âme faible était prise, absorbée, contrainte de redescendre au milieu de ces spirales colorées qui se resserraient de plus en plus rapidement.

Par une sorte de lucidité supra-terrestre, je discernais le rôle de chacun de ces éléments. Je reconnaissais ce serpent rouge, plus gros que les autres, qui s'incruste aux appétits de l'homme ; cet autre, insinueux et changeant, qui capte et dévie les pensées ; ce très harmonieux, là-bas, retenait une grappe d'êtres au milieu de résilles multicolores ; celui-là, d'une séduction fascinante, entraînait une troupe vers un tourbillon... Et c'étaient également, de ci de là, tous les fluides, toutes les ondes électriques se ruant, en petits rameaux courts et pressés, vers les sens : vibrations sentimentales ou artistiques, effluves sonores, magnétismes subtils ou grossiers, brouillards troubles ou lumineux venant intercepter le rayonnement de l'âme et envelopper l'esprit jusqu'à l'annihiler en ses plus nobles désirs.

Dans ce désordre, parmi ces courants contrariés, qui, en leur ensemble, ressemblaient aux arabesques d'un marbre rare, montaient pourtant de petits fils droits, blancs et purs, sur lesquels le bouillonnement des courants semblait n'avoir point d'action.

Ces petits liens, tout en paraissant suivre le mouvement général, retenaient les êtres, les faisaient passer au travers des réseaux séducteurs et paralysants, les orientaient vers le haut. Je compris qu'ils représentaient les prières sincères, les élans de foi jaillis du cœur. Leur nombre variait pour chaque être et, par là

même, la résistance aux attaques était plus ou moins grande ; toute oraison nouvelle en augmentait la force et certaines formes étaient comme environnées de résilles blanches.

Et c'est ainsi qu'il me fut donné de contempler la houle formidable et tragique des forces qui agissent sur les êtres, au milieu desquelles l'homme ne serait qu'une feuille emportée par le vent s'il n'avait en lui l'étincelle divine qui est sa noblesse originelle et le gage de son élection, et si la protection de Dieu ne répondait à la bonne volonté humaine. Mais aussi il me fut donné de comprendre le danger que constituent ces innombrables déviations auxquelles s'accrochent nos désirs et nos doutes, notre paresse et notre curiosité et qui ne sont là, dès l'instant où nous leur ouvrons le chemin, que pour entraver notre marche vers les Réalités bienheureuses et permanentes. Par contre, la confirmation me fut accordée que toute certitude, que toute sauvegarde ne peuvent nous venir que de ces fils ténus et droits qui sont nos pauvres prières montant vers Dieu et qui savent, elles, trouver la seule voie droite, l'unique terrain sûr.

Aussi, dès le réveil, je repris le travail sur le plan des réalisations, décidé à donner moins d'importance aux fantasques mirages, aux soi-disant richesses de la vie moderne, pour vivre davantage à la recherche de « l'unique nécessaire ».

PENSÉE. — *Dans le royaume central de l'Invisible, où plongent les racines, où fleurissent les bourgeons de notre vie spirituelle, une médisance est toujours un assassinat, avec son décor complet de ruse, de violence, de cris, de gémissements.*

Méditation pour la Toussaint

HISTOIRE D'UNE MÈRE (Conte danois)

Une mère était assise près de son petit enfant. Elle était remplie d'affliction, elle craignait qu'il ne mourût. Le visage de l'enfant était bien pâle, ses petits yeux étaient fermés; mais la mère faisait encore plus pitié que le petit être moribond.

Elle se sentit la tête lourde, il y avait trois jours et trois nuits qu'elle n'avait fermé l'œil. Elle s'assoupit, pendant une minute seulement. Puis elle s'éveilla en sursaut, toute tremblante de froid.

« Qu'est cela ? » s'écria-t-elle jetant autour d'elle des regards éperdus. Le petit enfant n'était plus dans son berceau, la Mort l'avait emporté.

La pauvre mère se précipita hors de la maison, criant après son enfant. Elle courut vers la forêt; au milieu la route bifurquait; elle ne savait quelle direction prendre. Devant elle se trouvait un buisson d'épines, il n'avait ni feuilles, ni fleurs: c'était l'hiver, de grands glaçons pendaient le long de ses branches.

« N'as-tu pas aperçu la Mort emportant mon enfant ! » lui demanda la mère.

« Oui, répondit le buisson. Mais je ne t'indiquerai le chemin qu'elle a pris qu'à une condition : c'est qu'auparavant tu me réchauffes sur ton sein. Je gèle à périr, je deviens tout de glace. »

Et elle pressa le buisson contre son cœur, pour le faire dégeler; les épines pénétrèrent dans sa chair. Le buisson poussa des feuilles fraîches et vertes dans cette froide nuit d'hiver, tant il y a de fièvre et de chaleur dans le sein d'une mère affligée.

Et le buisson lui dit la route qu'elle devait prendre.

Elle arriva au bord d'un grand lac où il y avait un merveilleux édifice avec une immense serre. Une vieille bonne femme allait ça et là, soignant les plantes, qui lui dit : « Comment as-tu trouvé ton chemin jusqu'ici. Qui a bien pu t'aider » ?

— Le Bon Dieu m'a secourue, répondit la mère. Il est miséricordieux. Dis-moi où je pourrai trouver mon enfant chéri » ?

— Je ne le connais pas, dit la vieille; il y a bien des fleurs, des plantes et des arbres qui se sont fanés cette nuit; la Mort va venir les prendre pour les retirer de la serre. Car tu sais sans doute que tout être humain a dans ce lieu une plante qui représente sa vie, son caractère et qui meurt avec lui. A les voir on dirait des végétaux ordinaires, mais quand on les touche on sent les pulsations d'un cœur. Guide-toi là-dessus, peut-être reconnaîtras-tu les battements du cœur de ton enfant. Et que me donneras-tu ? Tes cheveux noirs sont beaux, ils me plaisent. Je les changerai contre mes cheveux blancs.

— Tu ne demandes pas plus ? dit la mère. Tiens ! je te les donne bien volontiers. »

Elles entrèrent dans la grande serre où croissait à pleines touffes la végétation la plus merveilleuse. On voyait les plus délicates hyacinthes à côté de grosses pivoines vulgaires et bouffies. Il y avait aussi des plantes aquatiques, les unes pleines de sève, d'autres à moitié flétries et dont les racines étaient entourées de vilaines couleuvres. Plus loin, s'élevaient de magnifiques palmiers, des chênes, des platanes; puis, dans une autre région, à l'écart, les plantes potagères, emblèmes du genre d'utilité de ceux dont elles symbolisaient la vie. Il y avait encore de grands arbustes dans des pots trop étroits et aussi de méchantes petites fleurettes dans des vases de porcelaine, entourées de mousse et soignées on ne peut mieux. Tout cela représentait la vie des humains qui dans ce moment existaient sur la terre, depuis la Chine jusqu'au Groënland.

La vieille voulait expliquer tout cet arrangement

mystérieux, mais la mère ne l'écouta pas et demanda à être conduite près des toutes petites plantes. Elle les tâta pour sentir les pulsations du cœur; après en avoir touché des milliers, elle reconnut les battements du cœur de son enfant.

— « C'est lui ! » s'écria-t-elle, en étendant la main sur un petit crocus qui, penché sur le côté, paraissait tout flétri.

— Ne le touche pas, dit la vieille, et quand la mort va venir, elle ne saurait tarder, défends-lui d'arracher cette plante; menace-la de déraciner toutes les fleurs alentour. Elle aura peur, elle est responsable et en rend compte au Bon Dieu. Aucune plante ne doit être enlevée avant qu'il l'ait permis.

A ce moment, on sentit un vent glacial, la mère devina que c'était la Mort qui approchait.

— « Comment as-tu pu trouver le chemin jusqu'ici ? » demanda en effet la Mort. « Arriver plus vite que moi ? Comment as-tu fait ? »

— « Je suis une mère », répondit-elle.

Et la Mort étendit sa longue main crochue sur le petit crocus.

Mais la mère le tenait entourée de ses deux mains bien serrées.

— « Tu ne peux rien contre moi », dit la Mort.

— « Mais le Bon Dieu est plus fort que toi », répondit-elle.

— « Oui, mais je ne fais que ce qu'il veut. Je suis son jardinier. Toutes ces plantes, tous ces arbres, quand ils ne prospèrent plus ici, je les transporte dans d'autres jardins. Ce sont des contrées inconnues; ce qu'il en advient là, je ne puis te le dire.

La Mort ne l'écoutant pas, la mère saisit deux charmantes fleurs et dit : « Vois, je vais les arracher et toutes celles d'alentour, je vais tout dévaster; tu me pousses au désespoir. »

— « Ne les abîme pas ! » s'écria la Mort. « Tu

dis que tu es si malheureuse et tu voudrais briser le cœur d'une autre mère ! »

— « Une autre mère ! » dit la pauvre femme. Et elle lâcha les fleurs aussitôt.

— « Tiens », dit la Mort, « regarde au fond de ce puits; tu verras ce que tu aurais détruit si tu avais arraché ces fleurs. Dans le reflet de l'eau tu verras passer comme un mirage le sort destiné à chacune de ces fleurs et celui qui aurait été réservé à ton enfant, s'il avait vécu ».

Elle se pencha sur le puits et elle vit passer des images de bonheur et de joie, les tableaux les plus riants; puis vinrent des scènes affreuses de misère, de chagrin et de désolation.

— « L'un et l'autre, c'est la volonté de Dieu », dit la Mort. « Veux-tu, oui ou non, ravoir ton enfant ou dois-je le conduire dans ce lieu inconnu dont je ne puis te parler ? »

Alors la mère se jeta à genoux et s'adressant au Bon Dieu : « Ne m'écoutez pas », s'écria-t-elle, « si je réclame du fond de mon cœur contre votre volonté qui est toujours pour le mieux. Ne m'écoutez pas, ne m'exaucez pas ! »

(D'après Andersen).

Questions et Réponses

LES FAUX SPIRITUALISTES SONT-ILS INDICQUÉS DANS L'EVANGILE ?

L'Évangile contient tout. Tout y est enseignement et pure lumière.

Au point de vue de l'attitude spirituelle de l'homme, on peut y distinguer, entre autres, les trois types caractéristiques suivants :

1° L'être temporairement dévoyé mais, au fond,

plein de bonne volonté et qui ne demande qu'à suivre la Lumière dès qu'elle lui apparaît : c'est le bon larron qui se repent de ses crimes et plaint le Juste crucifié à côté de lui; c'est la Madeleine qui pleure ses fautes et essuie, avec ses cheveux, les pieds du Sauveur; c'est la foule de tous ces malades que le Maître a guéris physiquement et moralement, à cause de leur foi.

2° Il y a l'homme, encore profondément enveloppé dans la matière, épris des richesses et de la puissance de ce monde et qui n'aspire à rien au delà : c'est Ponce Pilate qui répond à Jésus : « Qu'est-ce que la Vérité ? » lorsque le Christ venait de lui dire : « Qui-conque est pour la Vérité, écoute ma voix. » (Jean XVIII, 37, 38).

Pilate n'est cependant pas un méchant homme. Il ne voulait pas condamner Jésus et il a sincèrement essayé de Le sauver. Seulement, n'attribuant pas de valeur aux choses spirituelles — témoin sa question précitée adressée au Maître — il a mieux aimé sacrifier un innocent que de devenir l'ennemi de tout un peuple qui réclamait sa condamnation.

3° Enfin l'Évangile nous présente le type du savant pervers, du cœur endurci qui s'oppose à la Vérité : c'est le pharisien hypocrite et le scribe instruit des choses de la Loi, mais qui veulent les accaparer à leur profit, afin de dominer le peuple qu'ils oppriment et exploitent.

Ce sont eux qui s'attirent les plus sévères réprimandes du Sauveur. N'ayant pas l'excuse de leur ignorance, ils sont plus éloignés de Dieu que les autres types d'hommes décrits plus haut.

Or ces trois types existent dans notre société contemporaine, comme du temps du Christ et les plus grands ennemis de la Lumière sont encore ces faux spiritualistes orgueilleux qui enseignent l'exaltation du « moi », la culture de la volonté personnelle, en vue de dominer les autres et qui, niant l'existence d'un Dieu personnel et créateur, maître de toutes choses, proclament seulement

un Univers amplifié dont les « surhommes », donc eux-mêmes ! seraient les dieux.

Au dernier jour, le Seigneur dira à ces mauvais Bergers qui prétendront avoir fait des miracles en Son nom : « Retirez-vous de moi ; je ne vous ai jamais connus ; vous étiez des ouvriers d'iniquité. » (Matthieu VII, 22, 23).

Livres reçus

E. Langlois. — IN EXCELSIS! — Chants, contes, dialogues, fantaisies, pièces à dire. Broché, 120 p., 12 fr. — Chez Aubanel Frères, éditeurs, Avignon.

Extrait de la Préface par Maurice Brillant :

« In Excelsis! » Le recueil ne ment pas aux promesses du titre. Tout ce grand art de poésie, notre poète le tourne à sa véritable destination, à chanter, soit sur le mode grave ou le mode plaisant, soit sur le ton familier ou en de nobles accents, ce qui véritablement mérite d'être chanté, ce qui élève, ce qui éclaire, ce qui console, ce qui affine, ce qui purifie. »

Edmond Pilon. — VIEUX PORTRAITS, JEUNES VISAGES. — Un caractère de La Bruyère : L'Amateur d'Oiseaux. — La rencontre de M. Pascal. — Madame de Sévigné fermière. — Un Lieutenant de Turenne : Jacques de Castelnau. — Monsieur de Chamilly. — Célénie Le Blond. — Autour de Montesquieu. — La Bouquetière du Romantisme : Madame de Chastenay. — 250 p., 12 fr. — Librairie Plon, 8, rue Garancière, Paris.

L'ÉDITEUR-GÉRANT : A.-L. LEGRAND.

Imprimerie spéciale des *Amitiés Spirituelles*, 86, boulevard des Belges, Liège

Bibliothèque des Amitiés Spirituelles

Editions A - L. Legrand, 2, rue du Point-du-Jour - Bihorel (S.-I.)

Ouvrages de Sédit :

Les Amitiés Spirituelles, 15^e mille. in-16, 32 p., 0 fr. 50.

Origines du mouvement. — But et directives. — Moyens d'action. — Appel.

La Vraie Religion, 25^e mille in-16, 20 p., 0 fr. 50.

La Vie chrétienne selon l'Évangile.

Les Sept Jardins Mystiques, 2^e éd., in-16, 88 p., 7 fr.

Manuel décrivant les phases de la vie intérieure, selon l'Évangile.

Les Directions Spirituelles, in-16 de luxe 10 fr.

Delivré sur demande adressée à l'éditeur (non mis dans le commerce)

Le Vrai Chemin vers le Vrai Dieu, 20^e mille,

in-16, 24 p., 0 fr. 50.

Le chemin pour aller à Dieu ; la méthode pour aider nos frères.

Le Cantique des Cantiques, 2^e éd., 60 p., 7 fr.

Les étapes de la communion mystique de l'âme humaine avec le Verbe.

Initiations, 3^e éd., in-8, 320 p., 15 fr

Histoire de l'illumination de l'homme, son passage de l'intellectualisme au mysticisme.

La Guerre de 1914 selon le point de vue mystique,

6^e éd., in-8, 138 p., 7 fr.

Les causes profondes des batailles internationales et la paix internationale.

Les Forces Mystiques et la Conduite de la Vie,

4^e éd., in-8, 260 p., 15 fr.

Directions inspirées uniquement de l'Évangile pour la conduite de la vie.

- Le Devoir Spiritualiste, 5^e éd., in-8. 100 p., 3 fr.
L'idéal évangélique, sa conception, sa réalisation dans l'existence quotidienne.
- L'Enfance du Christ, 2^e éd., in-8. 204 p., 15 fr.
- Le Sermon sur la Montagne, in 8, 230 p., 15 fr.
- Les Guérisons du Christ, in-8, 226 p., 15 fr.
- Le Royaume de Dieu, in-8. 243 p., 15 fr.
- Le Couronnement de l'OEuvre, in-8, 204 p., 15 fr.
Ces cinq volumes constituent la série des commentaires de Sédir sur l'Evangile.
- Quelques Amis de Dieu, Lafuma, 15 fr. — vergé, 10 fr
Les Saints — Jeanne d'Arc — Pascal — Le Curé d'Ars — Un Inconnu — Le Mystique dans la Société contemporaine — Les Amitiés Spirituelles.
- L'Energie Ascétique, in-16, 48 p., 1 fr.
L'esprit général selon lequel doivent être conduits les travaux de la vie intérieure.
- L'Evangile et le Problème du Savoir, in-16, 32 p., 1 fr
Discours prononcé à une réunion générale des Amitiés Spirituelles.
- Méditations pour chaque Semaine, in-16, 132 p., 5 fr.
A ceux qui préfèrent l'Evangile à ses commentaires.
- L'Education de la Volonté, in-16, 32 p., 1 fr.
Cette étude fait suite à l'Energie Ascétique dont elle précise les données générales.
- Le Berger de Brie, Chien de France, in 8 raisin.
 116 p., illustrations hors texte, 15 fr.
- Le Sacrifice, in-8, 80 p., 10 fr.
Le sacrifice antique — Le sacrifice du disciple — Le sacrifice de Jésus-Christ.

Mystique Chrétienne, in-8, 228 p., 15 fr.

Douze conférences faites par Sédir.

Le Martyre de la Pologne, in-18, 46 p., 3 fr.

Les rapports de la Pologne avec la France.

Ouvrages d'Emile Besson :

La Didachè ou Enseignement des Douze Apôtres,

5 fr.

Traduction et commentaire d'un des plus anciens documents de l'âge apostolique.

Les Logia Agrapha, Lafuma, 20 fr — vergé, 9 fr

Paroles du Christ qui ne se trouvent pas dans les Evangiles canoniques.

Bouddhisme et Christianisme, in-8, 64 p., 4 fr.

Cette étude montre l'opposition irréductible qui existe entre le bouddhisme et le christianisme

Ouvrages du D^r Gaston Sardou :

in-16, 3 fr. le volume.

Le Chêne, l'Olivier, l'Etoile.

L'épopée de 1914-1918 rejoignant les magnificences de l'antiquité gréco-romaine.

Le Beau Voyage à la Rochelle.

Analyse du travail interne auquel doit se livrer le peintre.

Quelques ouvrages rares :

De Sédir : *L'ENFANCE DU CHRIST*, éd. 1914, 20 fr. — *LES FORCES MYSTIQUES ET LA CONDUITE DE LA VIE*, éd. 1916, 20 fr. — *INITIATIONS*, éd. 1917, 20 fr. — *LES SEPT JARDINS MYSTIQUES*, éd. 1918, 10 fr.

De Szerlecka : *UN SAINT DES TEMPS MODERNES*, éd. 1912, 5 fr. — *QUELQUES ÉCRITS D'ANDRÉ TOWIANSKI* 2^e supplément, éd. 1917, 5 fr.

Ouvrages d'Emile Catzeflis :
in-16, 3 fr. le volume

Spiritualisme et Matérialisme.

A ceux que le doute assaille, que la négation matérialiste déconcerte et qui cherchent leur voie

Christianisme et Panthéisme.

Etudes critiques des deux philosophies.

Cosmogonie chrétienne et Cosmogonie astrologique.

Doctrine de la transcendance et de la providence de Dieu, réfutations des assertions pantheïstes.

La Doctrine de l'Unité en Jésus-Christ.

Etude et commentaire du livre du Père Sabbathier, moine du 17^e siècle, intitulé : L'Ombre idéale de la Sagesse universelle.

Le Salut pour Tous.

A la doctrine de la damnation éternelle réponse de l'Evangile : l'espérance du salut pour tous.

Les Disciples de l'Evangile *(Vient de paraître).*

Qui sont les disciples ? — La formation des saints est le but de la création. — Tous les hommes sont appelés.

Vient de paraître :

Réédition.

J. LOPOUKHINE :

Quelques traits de l'Eglise intérieure, vergé, 12 fr
(Traduit du russe — Imprimé à Moscou en 1810.)

De l'unique chemin qui mène à la vérité, et des diverses routes qui conduisent à l'erreur et à la perdition.

Ces ouvrages sont en vente chez A.-L. Legrand, éditeur, 2, rue du Point-du-Jour, Bihorel-lez-Rouen (S.-I. — Chèques postaux : Rouen n° 4189 — (Prière d'ajouter 10 % pour les frais d'envoi France) et 20 % pour l'Etranger). Notre Editeur reçoit tous les samedis, de 14 à 16 heures, et sur rendez-vous (Téléphone : Bihorel 91 225 .

Vestiaires

fonctionnent aux sièges de nos Comités. Nous espérons en étendre peu à peu la création à tous nos Comités provinciaux. Nous demandons à tous de vouloir bien nous aider à les entretenir et à les développer.

Conférences

sont données par quelques membres de la Société, à des intervalles irréguliers, à Paris, en province et à l'étranger, selon les désirs et les besoins des adhérents. L'entrée de ces conférences est toujours libre.

La Revue

« les Amitiés Spirituelles » a paru pendant sept années sous la direction de Sédir. Elle renferme des études sur la religion, la morale, la philosophie, l'art, les problèmes sociaux et familiaux, l'entraide. La mort de Sédir en a interrompu la publication ; toutefois il nous reste des collections complètes des dernières années et des numéros séparés des premières, au prix de un franc l'exemplaire. Elle a été remplacée, pour servir de lien entre les membres de l'Association des « Amitiés Spirituelles », par un Bulletin réservé aux sociétaires.

Les Editions

La liste des ouvrages de Sédir et de nos publications est envoyée sur simple demande adressée à la Bibliothèque des Amitiés Spirituelles, 2, rue du Point-du-Jour, à Bihorel-lez-Rouen (Seine-Inférieure). Notre Editeur reçoit le troisième jeudi à Paris, 31, rue de Seine, de 14 à 16 heures.

Editions A.-L. Legrand
2, rue du Point-du-Jour
Bihorel-lez-Rouen (S.-I.)